

L'hellénisation de l'Europe chrétienne: une controverse

François L'Yvonnet

“Le soleil d'Apollon illumine l'Occident.”
(Sylvain Gouguenheim.)

S'il s'était agi seulement d'un débat franco-français, de ceux qui agitent épisodiquement le Landerneau parisien, l'intérêt serait mince. Mais l'affaire qui nous occupe, dite affaire “Gouguenheim”, si on laisse de côté la polémique circonstancielle, est révélatrice d'enjeux philosophiques, idéologiques et politiques (voire géopolitiques) plus profonds. En France, aujourd'hui, en période de basses-eaux théoriques, les débats fondamentaux empruntent d'inquiétants détours.

I — Rappelons l'“affaire”. En mars 2008, paraît à Paris, aux éditions du Seuil, un livre au titre plutôt romanesque *Aristote au Mont Saint-Michel* (comme d'autre ont écrit *Le Nom de la rose*) d'un certain Sylvain Gouguenheim, historien médiéviste, professeur à l'École Normale Supérieure de Lyon, spécialiste de l'Europe du Nord et des Chevaliers teutoniques. Un livre clairement provocateur dont la thèse centrale est assez simple: l'Europe, quoi qu'en dise une certaine vulgate, a toujours gardé des contacts étroits et directs avec le monde grec, avec les racines grecques de la civilisation chrétienne. Plus encore: l'hellénisation de l'Europe médiévale a été le fruit des Européens eux-mêmes, qui n'auraient donc pas eu besoin des Arabes pour s'appropriier (ou se réapproprier) l'héritage philosophique et scientifique antique.¹

Une thèse défendue en plusieurs temps, qui passe d'abord par une réhabilitation du Moyen-Âge, qui n'est pas l'âge noir (*Dark Ages*) que l'on dit, ou blanc ou vierge, les divers États d'Europe occidentale s'étant au contraire évertués à maintenir la transmission de ce qui avait été reçu de l'Antiquité. Et de souligner, avec force détails, le travail des copistes, la présence de Grecs en Occident (fuyant l'Islam, en particulier), l'existence de foyers de culture grecque en Catalogne, Angleterre, France et Italie. La pensée grecque, ainsi transmise, aurait joué un

1 *Aristote au Mont Saint-Michel*, p. 198: “En tout état de cause, le processus culturel et scientifique qui anime l'Europe médiévale des VIII^{ème}-XII^{ème} siècles paraît de nature endogène.”

rôle décisif dans les diverses “renaissances” médiévales, en particulier dans la “renaissance carolingienne” du XII^{ème} siècle, d'où naîtra pour une part notre modernité.

Dans un deuxième temps, l'auteur porte son “attention” sur la Byzance chrétienne, où aurait persisté la culture antique, et sur le rôle majeur joué par les Chrétiens d'Orient (orthodoxes byzantins, syriaques jacobites et autres coptes) dans la transmission du savoir grec, par leur vaste travail de traduction du corpus antique, indûment attribué aux seuls Arabo-musulmans. Ce seraient, en fait, les Chrétiens arabes qui auraient introduit l'hellénisme dans le monde arabo-islamique.

Puis vient le chapitre (censé justifier le titre de l'ouvrage) consacré à la figure énigmatique de Jacques de Venise qui, entouré des moines de l'abbaye du Mont Saint-Michel en Normandie,² aurait traduit intégralement du grec en latin, au début du XII^{ème} siècle, plusieurs années avant les traductions de l'arabe de Gérard de Crémone (et de l'école de Tolède), l'essentiel des œuvres d'Aristote (les *Seconds analytiques*, *De la réfutation des sophistes*, *De l'âme*, les huit livres des *Topiques*, toute la *Métaphysique* et la *Physique*). Une activité de traduction du

2 Selon Sylvain Gouguenheim, le grand abbé du Mont, Robert de Torigny (1154-1186), fait abondamment état, dans sa *Chronique*, du travail de traducteur de Jacques de Venise (*Aristote au Mont Saint-Michel*, p. 110, sq.). Nombreux, parmi les critiques, dénonceront la surévaluation du personnage et de son rôle, au fond assez obscur, qui n'apparaît qu'incidemment dans les archives.

grec qui était à l'œuvre, à la même époque, dans d'autres abbayes d'Europe. Mais cela est généralement tu. Non point ignoré, mais tu, comme délibérément tu, afin de corriger l'histoire.

C'est ici que le bât blesse ou plutôt que la thèse donne toute sa mesure. Après avoir "établi" que l'Europe devait finalement peu de chose à la culture arabo-islamique, l'auteur entreprend de défaire quelques autres mythes récalcitrants. Passé au crible du *Coran*, il ne serait rien resté, ou si peu, de la pensée grecque dans la culture arabo-islamique. Plus encore, le monde grec, et l'accent est ici presque rénanien, serait resté un univers fondamentalement étranger à l'Islam. Le cas d'Averroès, souvent mis en avant, serait isolé et sans postérité. Rémi Brague,³ dans un article consacré à l'"affaire", écrit que l'Occident aurait ramassé "ce joyau dans les poubelles de l'Islam". C'est tout dire...

L'hellénisation manquée de l'Islam, son absence de curiosité pour l'Europe chrétienne, son enfermement dogmatique conduisent l'auteur à en conclure que nous aurions affaire très clairement à deux civilisations, étrangères l'une à l'autre, en aucune façon "affiliées",⁴ pour reprendre l'expression de Toynbee. "Les racines culturelles de l'Europe plongeraient ainsi, pour simplifier, dans

3 "Pour en finir avec 'l'affaire Gouguenheim'", dossier dirigé par François Zabbal, *Qantara*, n. 71, printemps 2009.

4 Concept que revisite, en le nuancant, Jacques Soustelle dans *Les Quatre soleils*, Plon, 1967, p. 312, sq.

la culture grecque, le droit romain et la Bible; celles de l'Islam sont dans le Coran, la *Sira*, les hadiths et le droit qui en découle. Les arbres, les branches et les fruits qui en sortirent furent à l'image de ces racines.”⁵ L'Europe est grecque *parce qu'*illuminée par le soleil d'Apollon (c'est le titre de la conclusion d'*Aristote au Mont Saint-Michel*, p. 197) Ce qui n'est pas sans rappeler les moliéresques vertus dormitives de l'opium (qui endort *parce qu'*il a des vertus dormitives).

S'il s'agissait seulement d'affirmer la “supériorité” de la culture occidentale sur la culture arabo-islamique, il n'y aurait pas grand-chose de nouveau sous le soleil. La controverse fameuse qui opposa à la fin du XIX^{ème} siècle Ernest Renan au persan Jamal-al-Din Al Afghani⁶ était de cet acabit. Renan marquant l'antinomie de l'esprit scientifique et du fanatisme théologique musulman. La religion musulmane étant, *par essence*, opposée au développement même de la science, et les Arabes, n'aimant, *par nature*, ni les sciences métaphysiques ni la philosophie. Vieille antienne, donc.

5 *Aristote au Mont Saint-Michel, op. cit.*, p. 201.

6 En 1883, Ernest Renan fait en Sorbonne une conférence sur l'Islam et la science, dans laquelle il souligne l'antinomie de l'esprit scientifique et du fanatisme théologique musulman. Al Afghani lui répondit vivement en français dans *Le journal des débats* (18 mai 1883), affirmant que l'Islam est compatible avec la science et qu'il y eut des esprits savants chez les musulmans, même chez les Arabes (et non chez les seuls Persans), et que seul l'état actuel de l'Islam pouvait faire penser le contraire.

II — Au fond, moins intéressante est la thèse elle-même que sa réception et les polémiques qu'elle a fait naître. Soyons clair, de l'avis à peu près général (hellénistes, orientalistes, historiens spécialistes de la période, en particulier historiens des sciences), le livre de Sylvain Gouguenheim est assez faible, fourmillant d'approximations, d'erreurs factuelles, de parti-pris contestables. Les plus enclins à lui accorder quelques crédits (pour avoir mis les pieds dans le plat, pour avoir démythifié un dossier et désacralisé quelques clichés), dénoncent une démarche simplificatrice et une méthode brouillonne. Tous relèvent le peu d'originalité de l'ouvrage (des travaux antérieurs, connus des spécialistes, avaient déjà levé le lièvre prétendument chassé ici pour la première fois). Pourtant, la parution d'*Aristote au Mont Saint-Michel* fut suivie d'une "controverse" qui continue à échauffer les esprits.

Les médias français se sont emparés très vite de l'affaire. Roger-Pol Droit, dans *Le Monde* du 4 avril 2008, annonce sans barguigner la "fin des préjugés de l'heure": "Contrairement à ce qu'on répète crescendo depuis les années 60, la culture européenne, dans son histoire et dans son développement, ne devrait pas grand-chose à l'islam. En tout cas, rien d'essentiel." *Le Figaro* du 17 avril lui emboîtera le pas, se félicitant de la réfutation d'un prétendu "islam des Lumières". Deux articles fort élogieux qui assurèrent un succès immédiat à un livre plutôt promis par sa matière à un accueil discret.

La contre-offensive sera menée par un historien spécialiste de l'Espagne andalouse, Gabriel Martinez-Gros, qui rappelle dans *Le Monde* du 24 avril le rôle majeur de l'Andalousie dans la transmission de l'héritage de l'Antiquité. Bientôt suivi par un article acerbe et outrancier d'Alain de Libera,⁷ spécialiste de philosophie médiévale, qui tourne en dérision Sylvain Gouguenheim et sa prétendue "hypothèse du Mont Saint-Michel", "hâtivement célébrée par l'islamophobie ordinaire et qui a autant d'importance que la réévaluation du rôle de l'authentique mère Poularde dans l'histoire de l'omelette", et de conclure: "Cette Europe-là n'est pas la mienne. Je la laisse au ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale et aux caves du Vatican."

La controverse a pris très vite les allures d'une foire d'empoigne. Certains se croiront autorisés à révéler les sympathies supposées de l'auteur avec l'extrême-droite, ce qu'il démentira. Une pétition lancée par des universitaires viendra couronner l'indignation de la corporation.

Les défenseurs de l'ouvrage dénonceront une cabale, de celles qui avaient accueilli à sa sortie un autre livre à scandale, celui qu'Olivier Pétré-Grenouilleau avait

7 Refusé par *Le Monde*, il sera publié dans les colonnes de *La Revue Internationale des Livres et des idées* (Éditions Amsterdam), n. 5, mai-juin 2008. Alain de Libera, professeur de philosophie à l'université de Genève, s'est fait connaître, en particulier, par un ouvrage ouvertement provocateur (*Penser au Moyen Âge*, Seuil, 1991), qui insistait sur la transmission de l'idéal intellectuel de l'Orient à l'Occident. Formulant la "transmission" en termes d'"importation".

consacré à la traite négrière,⁸ où il soulignait l'ampleur considérable de la traite "orientale" (qui fut le fait des Arabes), bien antérieure à la traite "Atlantique", à laquelle les Africains auraient d'ailleurs prêté la main. Mettre sur le même plan des ouvrages aussi différents, par leur objet, comme par leur méthode, au seul prétexte que les Arabes sont mis en cause ici et là, est déjà l'indicateur d'une curieuse et inquiétante dérive.

En face, on bat le rappel. Point d'orgue de la philippique, une poignée d'intellectuels, dans un ouvrage récent, a ravivé la charge, le ton se faisant plus radical.⁹ Avec Sylvain Gouguenheim,¹⁰ l'islamophobie serait devenue "savante" pour mieux passer la rampe. Il aurait omis, pour des raisons "douteuses", d'accorder aux Juifs le rôle qui leur revient dans le travail de traduction et de transmission de l'héritage antique. Le mot de "négationnisme" est même lâché! Et autres amabilités du même tonneau.

Notre intention n'est pas de prendre parti dans un débat à la fois "technique" et pipé. L'"affaire" est intéressante à un autre niveau. Il s'agit moins de savoir si l'auteur est un bon historien, s'il se plie aux exigences épistémologiques de sa discipline, que de mesurer les en-

8 *Les Traités négrières, essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004.

9 Irène Rosier-Catach, Alain de Libera, Marwan Rashed *et al.*, *Les Grecs, les Arabes et nous*, Fayard, 2009.

10 Se trouvent associés, dans la même "infamie", Rémi Brague, Dominique et Marie-Thérèse Urvoy, Jacques Heers (et même le grand Braudel) et leurs "motivations idéologiques peu ragoûtantes" (*sic*).

jeux philosophico-politiques de l'entreprise. Le livre — et sa thèse — est l'occasion de poser à nouveaux frais la question des rapports de la politique avec l'histoire et la religion, l'un des axes de réflexion majeure de notre Académie. On ne peut pas davantage le détacher d'un certain contexte géopolitique.

III — La dissertation papale de Ratisbonne est en filigrane. Le propos de Benoît XVI — subtil, savant et ambigu — a déclenché des réactions extrêmement violentes dans le monde musulman. Une lettre adressée au pape, signée de trente-huit oulémas, témoigne de leur incompréhension blessée. En retour, l'argumentation du théologien Ratzinger a nourri des attaques virulentes contre l'Islam et le *Coran*. Comme si désormais on pouvait donner libre cours à la haine antimusulmane, sans encourir la moindre foudre. Étrange, tout de même, que l'on ne puisse aborder la question des rapports entre christianisme et Islam, entre culture européenne et culture arabo-islamique, entre legs antique et canaux de transmission autrement qu'en termes d'exclusion (l'abîme est insondable) ou d'inclusion (l'un procède de l'autre).

Or, plus sûrement que l'hypothétique "abrahamisme", dont le grand Massignon¹¹ fit un motif transhistori-

11 Massignon, rappelons-le, comme son "maître" Léon Bloy, n'aimait pas les Grecs, leurs vaines ratiocinations et leur patois hyrcanien. Cf. *Écrits mémorables*, 2 vol., coll. Bouquins, Robert Laffont, 2009.

que de concorde fraternelle, la présence du “*logos*” grec (dont la “*ratio*” latine n’est qu’une facette) dans les replis du christianisme et de l’Islam, quelles qu’aient été les “clôtures dogmatiques” ultérieures (pour parler dans les mots de Mohammed Arkoun), est le point de convergence le plus “assuré” des traditions chrétienne et musulmane. La médiation grecque n’est pas seulement un fait historique (dont on peut légitimement “disputer”), mais doit devenir l’une des inspirations explicites du “roman méditerranéen” (comme on parle de “roman national”).

La Méditerranée n’est pas un théâtre neutre, elle est à l’évidence le lieu de tensions inédites. Elle n’a pas seulement un passé glorieux, que s’est plu à célébrer tout récemment une croisière prestigieuse, sous l’égide de la France et de son ambassade à Malte. Elle a un avenir, en tant qu’espace-temps d’une réalisation projetée, celle d’une “raison politique” qui ferait sa part aux concepts et aux mythes. Pour reprendre une idée qui nous est chère, la Méditerranée, forte de ses métamorphoses millénaires, pourrait devenir comme la scène, de moins en moins géographique, *stricto sensu*, de plus en plus métaphorique d’une narration du possible. La Méditerranée est le foyer, ou la “matrice”, d’un imaginaire qui se joue des totalisations, celles des idéologies unifiantes et réductrices.

N’oublions pas que d’aucuns contestent l’idée même de transmission de l’héritage grec à l’Europe chrétienne. Le philosophe Marcel Conche,¹² par exemple, considè-

12 En particulier in *Orientation philosophiques*, PUF, 1990.

re que la christianisation a sonné le glas de la “rationalité” grecque. Le “logos” devenu “Verbe” (“Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu”, “*En archê en o Logos, kai o Logos, etc.*”, dit l’évangile de Saint Jean), n’est déjà plus le “logos”. Une transmission aux allures de trahison. Ce qui vaudrait pour l’Islam (en tant qu’espace culturel) pourrait bien valoir aussi pour la chrétienté elle-même.

IV — Comment ne pas voir derrière ces gesticulations, derrière ces anathèmes lestement jetés, autant de symptômes, un débat qui ne dit pas son nom, toujours repoussé vers des lendemains improbables, mais qui occupe nombre d’esprits de l’UE, celui de l’adhésion de la Turquie à l’Europe. L’“affaire” Gougenheim tombe à pic. Chacun fourbit ses armes en vue d’un combat, non pas politique (ou géopolitique), mais idéologique. Les intellectuels français ne se sont pas encore remis des logiques d’affrontements. Ils ressassent les mêmes slogans qui servent aux uns à défendre l’Occident chrétien, aux autres à le vouer aux gémonies. La question de l’identité européenne est devenue d’autant plus problématique qu’elle se trouve court-circuitée par le retour insidieux du refoulé. En son “essence”, l’Europe est-elle chrétienne ou non? Là n’est pas l’essentiel, nous semble-t-il. Posé en ces termes, le problème est insoluble et nourrira les polémiques les plus vives et les plus vaines. En revanche, son identité est insépara-

ble du vis-à-vis méditerranéen, qui n'est ni un face-à-face guerrier, ni la duplication du même.

La dimension “géopolitique” de la controverse est particulièrement intéressante. Se réclamer, comme le fait l'auteur, de l'autorité de Braudel et d'Éric Weil pour justifier le choc des civilisations, au prétexte que celles-ci correspondent à des réalités, est tout de même un peu court.¹³ Pierre Assouline a raison d'écrire:

On n'est même pas dans l'affrontement, comme chez Samuel Huntington. Car celui-ci offre un choix politique entre deux camps. Gouguenheim n'en offre aucun: nous sommes européens, *donc* chrétiens, *donc* grecs. Partant, notre histoire est donc inconciliable avec quatorze siècles d'islam qui n'ont mené à rien. CQFD.¹⁴

Mais “en face”, on règle le problème de façon tout aussi expéditive. Ce qu'elle est, l'Europe le “doit”, non à la manière d'Auguste Comte rappelant ce que nous devons aux morts, mais en termes de dette, et donc d'éventuelle culpabilité (d'où naîtront les sempiternelles repentances).

Dans les deux cas de figure, le dialogue de rive à rive devient impossible. Pour les uns, celui qui est en face est un étranger, qui doit le rester pour que nous demeurions ce que nous sommes. Pour les autres, il est notre seul sa-

13 Entretien avec Sylvain Gouguenheim, in *Lire*, sept. 2009.

14 Pierre Assouline, *La République des Lettres* (blog), 27 avril 2008.

lut, car c'est *par lui* et *à travers lui* que nous pouvons faire oublier quelques siècles d'histoire sombre, et réaliser le meilleur de nous-mêmes.

Qu'il soit en sommeil dans les replis du Verbe ou enroulé dans le linceul de pourpre de la *falsafa*, le "logos" grec peut être l'occasion de réveiller le conflit des interprétations au sein des traditions religieuses.¹⁵ Non point bêtement rêver que les sociétés musulmanes se libèrent de l'Islam pour entrer dans la modernité. Ou tout aussi bêtement s'enclorre dans des filiations "royales" (nous sommes Chrétiens, donc Grecs), d'impeccables continuités culturelles qui à grand renfort de sophisme nous conforteraient dans notre identité. Mais se demander si ce n'est pas paradoxalement à partir du "religieux" que le "logos" se revivifiera et non en brandissant le "soleil d'Apollon" et autre universalisme abstrait (comme celui des Lumières). Régis Debray a raison de dire que le sacré est la voie d'accès au profane, comme l'imaginaire est la porte d'entrée dans le réel.¹⁶

Notre rencontre est placée sous l'idée de "postlaïcité". La laïcité a certes des vertus pérennes, mais elle a aussi des limites historiques. Elle fut une réaction contre le

15 Cf. sur ce point les réflexions de Christian Jambet *et al.* in *La conférence de Ratisbonne, enjeux et controverses*, Bayard, 2007.

16 In *Le Feu sacré*, Fayard, 2003 (repris en Folio-essais, p. 271, 2007).

cléricalisme, plus que contre le religieux lui-même. La laïcité n'est pas l'irréligion. Si elle a eu sa phase "négative", rythmée par les querelles et les combats, commence peut-être une phase "positive", qui conduira à une re-définition de la fonction du religieux dans les sociétés contemporaines, en particulier "islamiques".